



**HAL**  
open science

## Figures et référence plurielle, en corpus journalistique

Michelle Lecolle

► **To cite this version:**

Michelle Lecolle. Figures et référence plurielle, en corpus journalistique. Cahiers de Grammaire, 2001, Corpus et sémantique, 25, pp.29-52. halshs-01495389

**HAL Id: halshs-01495389**

**<https://shs.hal.science/halshs-01495389>**

Submitted on 24 Mar 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Figures et référence plurielle, en corpus journalistique

Michelle Lecolle\*

## Introduction

La tradition rhétorique nous a transmis (par l'intermédiaire en particulier de Dumarsais et de Fontanier) un répertoire raisonné de procédés stylistiques, nommés figures et tropes. Les procédés cités sont généralement considérés comme devant donner « plus d'ornement », « plus de vivacité » au discours. Mais ils sont décrits hors de tout contexte ou, si le contexte est pris en compte, les exemples donnés sont le plus souvent tirés de textes littéraires, ou même de textes latins (Dumarsais). C'est cette absence d'ancrage actuel qui peut amener à considérer leur exploitation de nos jours comme « un anachronisme stérile »<sup>1</sup>. Notre propos sera pourtant ici, prenant pour base certaines de ces « étiquettes » rhétoriques et leur description, de considérer quelques figures, mais : a) au sein d'un corpus non littéraire : ici un ensemble de textes journalistiques de la presse généraliste, et b) par rapport à une situation d'énonciation donnée. Les figures ne seront donc pas appréhendées en fonction de considérations stylistiques. Ce qui nous intéresse ici est plutôt de décrire, en référence à la situation d'énonciation, en quoi elles sont un « écart », et quel peut être éventuellement leur rôle pragmatique pour un énonciateur.

Le recours à un travail en corpus suppose naturellement un tri, de fait : ne sera traité que ce qui est attesté dans le corpus. Nous n'avons cependant pas privilégié ici l'importance quantitative, les figures décrites n'apparaissant pas toutes en grand nombre. Nous préférons montrer la diversité de leurs mécanismes malgré des ressemblances formelles, et, partant, la différence des procédés nécessités par leur analyse.

Le point commun des figures choisies est d'être basées sur des références plurielles : il s'agit ici plus particulièrement de SN définis pluriel et de noms collectifs (Ncolls désormais). Les figures que nous décrirons comme utilisant ces bases sont l'hyperbole<sup>2</sup>, un type de synecdoque<sup>3</sup>, et un type d'énallage<sup>4</sup> qui joue sur l'appréhension distributive et collective d'un ensemble, comme en (1) :

(1) Dans les écoles clandestines des musulmans kosovars, les gosses apprennent qu'ils sont un peuple et qu'un jour le pays des Aigles reprendra son envol<sup>5</sup>. (Kosovo, Fgr 27-28/03/99).

En décrivant ces figures, nous ne nous prononçons pas sur leur éventuel repérage en tant que telles par un usager « ordinaire » de la presse. De fait, si l'on suit Perelman (1977), c'est parfois en se faisant discrètes que les figures peuvent avoir une efficacité dans le discours. Nous cherchons à les observer « de l'extérieur », prenant comme élément de description la

---

\* ERSS (UMR 5610, CNRS / Université Toulouse II) et Université Toulouse II.

<sup>1</sup> Genette (1966). *Figures I* p. 221, cité par Morel (1982).

<sup>2</sup> Définition du Petit Robert : « Figure de style qui consiste à mettre en relief une idée au moyen d'une expression qui la dépasse ».

<sup>3</sup> La synecdoque est généralement définie comme un trope qui substitue le tout à la partie ou la partie au tout.

<sup>4</sup> Définition du TLF : « Figure de construction par laquelle on substitue dans la phrase un temps, un mode, un nombre, un genre à celui qu'appellerait ordinairement la syntaxe. » ; cf. aussi Bacry 1992 : 147-150. Bien que la figure que nous présentons ne corresponde qu'imparfaitement à cette définition, *énallage* est cependant « l'étiquette » rhétorique qui nous semble la plus appropriée.

<sup>5</sup> Les références aux articles du corpus seront codées de la manière suivante : Lbn pour *Libération*, Mde pour *le Monde*, Fgr pour *le Figaro*, NO pour *le Nouvel Observateur*, TA pour *Télérama*.

situation d'énonciation, avec ce qu'elle permet de supposer par exemple sur le rapport énonciateur/énonciataire, les connaissances de l'énonciataire, etc.

Par ailleurs, parler de figure, et donc « d'écart » nécessite de postuler un « autre chose » par rapport auquel se détermine cet écart : une norme, ou un usage. Cette « norme » peut être constituée des règles de la langue, et c'est en fonction d'elles que nous décrirons l'énallage exemplifié par (1). Mais l'écart peut se situer également parfois, non pas par rapport à la langue, mais dans une négociation intersubjective de la représentation du réel. C'est le cas en particulier pour l'hyperbole, où la représentation d'un fait donnée par un énonciateur peut être jugée exagérée, amplifiée par l'énonciataire. Dans le premier cas le contexte phrastique est suffisant pour repérer et analyser l'écart, alors que dans le second le repérage de la figure, parce que les indices proprement linguistiques en sont plus diffus, nécessite la référence à la situation d'énonciation elle-même. L'analyse des tropes quant à elle (et tout spécialement de la synecdoque qui nous intéresse ici), parce qu'ils réalisent une dénotation détournée, doit tenir compte de la représentation des objets de discours en contexte. Cette représentation, pour être jugée tropique, suppose une comparaison avec quelque chose d'autre : ici le « SN juste », c'est-à-dire le SN approprié au référent désigné. Mais c'est en dernière instance dans la situation que peut s'apprécier la « justesse » de la dénotation. Parfois en effet, le trope ne se manifeste pas en surface par un indice linguistique : rupture combinatoire dans le SN ou la prédication<sup>6</sup> par exemple comme en (2).

(2) Matignon apprend, à 14 heures, que l'ancien chef de l'Etat va poser une question au gouvernement (CSM, Mde 20/01/00).

Il repose plutôt, comme d'ailleurs l'hyperbole, sur la représentation par un énoncé des objets désignés. Il faut donc prendre en considération pour la description le type d'énonciateur, d'énonciataire et le rapport entre les deux. De fait, le « contrat communicationnel » (Charaudeau 1997) qui lie implicitement le journaliste et le lecteur détermine un certain rapport à la véracité, sinon à la vérité, qui n'est pas présent dans la publicité ou la littérature par exemple. Schématiquement (car ce rapport est non trivial) : le discours d'information met en présence « celui qui sait », et qui a une légitimité pour dire, et « celui à qui l'on fait savoir ». C'est donc en tenant compte de la spécificité de ce type de discours, et en particulier de son rapport à la référence, que nous conduirons notre étude, recourant à des analyses portant sur le code de la langue. Il ne s'agira cependant pas de nous déterminer en termes de vrai ou de faux, mais en termes de « produire une valeur de vrai ou de faux à travers la mise en discours » (Charaudeau : 75).

Les figures dont nous traiterons ici mettent donc à contribution la langue et le contexte de manière différente, et graduelle à certains égards. Nous rendrons compte tout d'abord de l'énallage exemplifié par (1), qui joue essentiellement sur le code linguistique, puis de l'hyperbole dont nous pensons que sa caractéristique principale est de se situer dans un jeu de consensus/dissensus entre l'énonciateur et l'énonciataire. Nous traiterons en dernier lieu de la synecdoque. La prise en compte de ce trope, tel qu'il apparaît à travers certains exemples de notre corpus, se base essentiellement sur la connaissance que peut avoir le lecteur de la presse des objets représentés. Schématiquement, on associera à ces trois figures, dans la terminologie de Jakobson, respectivement les fonctions poétique pour l'énallage, conative et expressive pour l'hyperbole. La synecdoque peut être décrite dans le cadre de la fonction référentielle.

## **1 - Un corpus socialement situé**

### **1.1 - Présentation du corpus**

Nous avons choisi, pour un travail sur la métonymie et la synecdoque qui dépasse le cadre de cet article, de rassembler un corpus de textes de la presse généraliste sur des thèmes

---

<sup>6</sup> Cf. Bonhomme (1987) pour la métonymie.

d'actualité susceptibles d'intéresser le grand public, ou instaurés comme tels par les journalistes, puisque ces thèmes ont été à un moment donné présentés à la « Une ». Le corpus se compose de 160 articles analysés de *Libération*, *le Monde*, *le Figaro* sur trois thèmes : la guerre du Kosovo, (corpus Kosovo ci-après) ; les accords conduisant à la participation au gouvernement du parti d'extrême-droite (FPÖ) en Autriche (corpus Autriche ci-après) ; le report du Congrès pour le vote sur le Conseil Supérieur de la Magistrature (corpus CSM ci-après).

Notre but en choisissant la presse était de rencontrer des figures présumées non littéraires, et donc de pouvoir considérer sous un angle différent ce qui est appelé généralement « figure de style ». Nous supposons en effet que, dans un discours informatif tel que celui de la presse, l'objectif de l'énonciateur est centré sur le contenu à transmettre au moins autant que sur la forme du message, et ceci probablement de manière plus nette dans les quotidiens que dans les hebdomadaires ou les mensuels. Par ailleurs, le journaliste de la presse généraliste, s'adressant à un public le plus large possible, se trouve dans une nécessité de simplification, voire de schématisation. C'est précisément ce qui nous intéresse.

Dans les faits, nous n'avons pas trouvé de métonymies ni de synecdoques très variées ni créatives (les métaphores se présentant, par contre, en nombre important). Nous avons essentiellement isolé des métonymies<sup>7</sup> du type de (2), utilisées de manière extrêmement routinière (87% des tropes du corpus) :

(2) Matignon apprend, à 14 heures, que l'ancien chef de l'Etat va poser une question au gouvernement.

Le recours à l'hyperbole, basée sur des SN pluriel et des Ncolls, est extrêmement fréquent

(3) L'Occident, tétanisé, découvre qu'il n'est pas à l'abri, lui non plus, des spectres d'antan. (Kosovo, Fgr 26/03/99).

tandis que les énallages du type de (1) représentent une quinzaine de cas.

## 1.2 - Les conditions de la situation d'énonciation

Les traités de rhétorique classique étudient généralement les figures hors de tout contexte, et préférentiellement dans la littérature. Pourtant, l'appréhension des figures dans un cadre non restreint aux seuls procédés de style doit prendre en considération les conditions bien concrètes de leur réalisation. Celles-ci se définissent en fonction du genre textuel, du locuteur intégré dans une situation institutionnelle donnée, et de la représentation que ce locuteur se fait de son auditoire ou de son lectorat. De fait, les figures étudiées ici ne sont pas nécessairement des élaborations individuelles et calculées, mais elles s'intègrent dans un discours qui possède ses règles et ses objectifs propres.

La presse généraliste, par mission et par nécessité économique, doit s'adresser à un large public. Elle se trouve donc avoir, pour ces raisons, deux visées contradictoires : une « visée d'information » et une « visée de captation » (Charaudeau 1997). Selon la première, il s'agit d'être fiable, crédible. Selon la seconde, il s'agit de « séduire » le lecteur. De plus, la presse quotidienne est soumise à des nécessités d'ordre temporel : un événement chasse l'autre, et il s'agit d'en rendre compte, aussi ou plus rapidement que les concurrents<sup>8</sup>. Par ailleurs, la profession journalistique, en tant qu'énonciateur collectif, se construit nécessairement une représentation de son lectorat, que cette représentation soit une projection (que Charaudeau 1997 : 16, nomme « la cible, imaginée par l'instance médiatique »), ou qu'elle soit précisée par des études : sondages, études d'impact (mais Charaudeau montre combien elles sont

---

<sup>7</sup> Des noms de lieux institutionnels ou des noms de capitale sont utilisés pour dénoter des personnes ou des ensembles de personnes.

<sup>8</sup> Sans parler d'une tendance générale, qui se reflète dans le journalisme, à ce que J.-C. Guillebaud (journaliste, *TéléObs* du 28/09/2000) nomme : la « starification de l'immédiateté ».

difficiles et sujettes à caution). C'est donc en fait à la **cible** que s'adresse nécessairement le journaliste, c'est la cible dont il postule « des savoirs de connaissance », et « des savoirs de croyance ».

C'est dans ce contexte que se déterminent les conditions de la mise en scène de l'information. Mise en scène, car si l'écrit journalistique est censé rendre compte du réel, il en est, en fait, nécessairement une représentation. Mise en scène et mise en mots, l'une dépendant de l'autre. Le choix par l'énonciateur de la dénomination d'un objet ou d'un événement, sa manière de le catégoriser n'est naturellement pas indifférente par rapport à sa visée dans l'énonciation. C'est d'autant plus flagrant pour les tropes – en particulier la métonymie et synecdoque – du fait de leur mode de référence « détourné » qui leur permet en quelque sorte d'actualiser deux signifiés avec un seul signifiant.

Le journaliste est également un acteur social qui a ses propres opinions. Selon le type d'article (reportage, chronique, éditorial) il a, suivant les normes institutionnelles de la profession, une position plus ou moins engagée. Il n'en demeure pas moins que, même dans des articles supposés « neutres », la mise en mots n'est pas indifférente, qu'elle s'appuie souvent sur une opinion particulière, ou sur une opinion communément admise et non remise en cause.

## 2 - Figures

Les figures, dans la tradition rhétorique, se signalent par un « écart » sur l'axe syntagmatique<sup>9</sup>, et sont classées en fonction du type d'écart manifesté. Leur analyse peut de ce fait présenter un grand intérêt pour le linguiste. En effet, elles donnent parfois l'impression d'exacerber la subtilité de certains faits grammaticaux ou lexicaux par le fait même de les transgresser. En voici quelques exemples :

- la syllepse fait se « rencontrer » dans une même occurrence deux sens d'un terme polysémique. Elle focalise donc par là-même l'attention sur la polysémie :

(4) [...] Zarko, qui vend à la criée des hebdomadaires Vreme et Nin, bouclés trop tôt pour annoncer la nouvelle de l'accord. (Kosovo, Lbn 11/06/99).

Ici, *hebdomadaire* désigne à la fois l'objet concret, produit fini et, par le biais de l'adjectif *bouclés* le produit de l'activité éditoriale.

- le zeugme, en mettant sur le même plan syntaxique (par exemple par le biais de la coordination) deux éléments appartenant à des registres sémantiques différents attire l'attention sur les deux constructions possibles de l'élément en quelque sorte mis en facteur<sup>10</sup> :

(5) Retenez cette date et votre table. (Cité par Bacry 1992).

- la différence d'appréhension distributive ou collective d'un pluriel passe le plus souvent inaperçue dans l'usage « standard » de la langue. Mais un usage figural réalise la potentialité de cette opposition :

(1) Dans les écoles clandestines des musulmans kosovars, les gosses apprennent qu'ils sont un peuple et qu'un jour le pays des Aigles reprendra son envol.

L'observateur trouvera donc matière dans des réalisations langagières de ce type à repérer et analyser des phénomènes que la figure met en évidence de manière flagrante.

---

<sup>9</sup> Qu'il soit appelé « modification » (Dumarsais), « forme plus ou moins remarquable » par rapport à l'usage (Fontanier). Pour Cohen (1970 : 4), l'écart (« trait pertinent de la poéticité ») est une « transgression systématique » par rapport à la norme linguistique, et par rapport à la logique : « écart linguistique et écart logique tendent à se confondre [...] ».

<sup>10</sup> Cruse (1986) dans *Lexical semantics* utilise d'ailleurs comme test le zeugme pour des descriptions sémantiques.

Mais les figures sont insérées dans des énoncés et ont donc, par leur spécificité même, une utilité dans un projet énonciatif. Pour l'énonciateur, c'est en s'appuyant en premier lieu sur le différentiel entre langue et discours figural qu'il peut attirer l'attention sur le message lui-même : c'est ce que Meyer (1993 : 13) nomme « intransitivité ». L'effet, généralement reconnu aux figures, est donc au minimum celui dû à une différence par rapport à l'usage standard. Il peut être centré sur la dimension stylistique ou ludique du message, mais il peut également, et souvent dans le même temps, être orienté vers l'interlocuteur, dans une visée perlocutoire. C'est le cas par exemple dans la publicité, mais aussi fréquemment dans les titres de périodiques comme (6), auxquels on peut reconnaître une fonction « d'appel » :

(6) Clonage Humain : la gêne éthique. (NO 31/08/00, en titre).

On ajoutera que l'écart et l'effet fonctionnent de pair : c'est parce qu'il y a écart qu'il y a effet, mais aussi c'est souvent l'effet qui conduit à remarquer l'écart, comme dans le cas de l'hyperbole que nous traiterons en 2.2.

Nous débuterons ici par la description d'une figure de type grammatical qui, de ce fait, peut se repérer dans les limites de la phrase. Nous étendrons notre analyse à la prise en compte du rapport énonciateur/énonciataire avec la description de l'hyperbole. Nous réservons la description de nos exemples de synecdoques à un paragraphe suivant, où nous évoquerons de quelle manière interviennent les connaissances du lecteur de la presse.

## 2.1 - L'énallage distributif/collectif

La première catégorie des figures basée sur une référence plurielle<sup>11</sup> met en jeu l'appréhension distributive et collective de cette référence. On sait en effet que les ensembles dénotés par des SN pluriel ou des Ncolls peuvent être appréhendés distributivement (on fait référence aux membres de l'ensemble : *omnis*) ou collectivement (on fait alors référence à l'ensemble lui-même : *totus*). Cette différence est manifeste dans les exemples suivants :

(7) L'association a été créée en 1998.

Ici, le prédicat existentiel permet la référence à *l'association* en tant qu'ensemble. Avec un pluriel, la référence distributive est la plus fréquente, mais l'usage collectif apparaît dans :

(8) Les paysans sont une espèce en voie de disparition. (TA 3-9/02/01)<sup>12</sup>.

On voit par contraste qu'en (9), ce sont les membres de l'ensemble qui sont désignés.

(9) L'association se réunit tous les vendredis.

Ci-dessous, (10) rend explicite en une phrase les deux types de référence :

(10) Que la batellerie fasse grève - les bateliers en ont le droit comme tout travailleur français [...] (*Europe 1*, 03/73, cité par Morel 1982).

Le SN collectif *la batellerie* englobe l'ensemble de la profession, alors que son emploi serait difficile avec en ont le droit qui est nécessairement individualisant. On trouve donc ici la référence distributive du pluriel les bateliers.

La différence distributivité/collectivité permet en partie d'expliquer la souplesse d'emploi des SN définis pluriel. Dans certains cas (interprétation *omnis*), ils peuvent correspondre à la quantification universelle. Ainsi, dans :

(11) Rentre les chiens

---

<sup>11</sup> Nous ne nous proposons pas ici de discuter l'appartenance de nos exemples à la catégorie de l'énallage. Il nous importe plus de mettre en relief le caractère grammatical de notre figure, qui joue sur la référence plurielle.

<sup>12</sup> Ici aussi, il y a figure nous semble-t-il : par l'emploi du nom *espèce*, généralement réservé aux espèces animales et la « récupération » pour l'énoncé d'un genre botanique ou zoologique.

*les chiens* correspond, distributivement 'à tous les chiens' (Kleiber 1994 : 174), alors que dans d'autres cas, où l'interprétation est collective, les SN définis pluriel permettent de désigner un sous-ensemble de la collection (au sens *totus*). C'est le cas, si l'on suit Martin (1984 : 189), dans :

(12) En 1981, les français ont voté à gauche.

qui est vrai de l'ensemble des français pris collectivement, mais non distributivement.

Ce qui peut être décrit en théorie comme ci-dessus apparaît finalement peu souvent dans les énoncés. La différence évoquée s'y trouve en effet généralement annihilée, ou plutôt les deux interprétations y sont superposées, comme dans (13) ci-dessous :

(13) La menace militaire de l'OTAN visait à obliger les Serbes à accepter l'accord de Rambouillet. (Kosovo, Lbn 25/03/99).

Elle retrouve cependant toute sa force à travers les figures ou les jeux de langage. Ceci peut être illustré plaisamment par cette devinette (Martin 1984 : 190) :

- Quelles sont *les* brebis qui mangent le plus ? *les* blanches ou *les* noires ?  
- *Les* blanches parce qu'elles sont en plus grand nombre.  
La subtilité de cette « devinette » vient justement de ce que la réponse, collective, y a quelque chose d'étonnant. La question posée orientait fortement vers une réponse distributive (par exemple "Les brebis blanches mangent plus que les brebis noires parce qu'elles sont plus corpulentes").

Voici également certains énoncés de notre corpus qui manifestent l'exploitation figurale de l'opposition référence distributive/référence collective, puisque ces références, habituellement présentes isolément, y sont exprimées toutes deux et mises en relation syntaxique étroite. Ainsi ci-dessous en (14), dans le SN, entre le nom et son complément :

(14) Nous avons imaginé ce que fut le calvaire des Kosovars [...] en regardant les visages innombrables de ce peuple en larmes. (Kosovo : Lbn 11/6/99, éditorial).

*Les visages innombrables* renvoie distributivement aux éléments de l'ensemble exprimé collectivement par le Ncoll *peuple*.

(15) Beaucoup d'entre eux ont trouvé des postes dans une administration purement serbe qui va devoir céder la place, ou dans une police qui, après s'être comportée brutalement pendant dix ans, doit se retirer. (Kosovo : Lbn 11/6/99).

En (15), *police* est appréhendé collectivement tout d'abord (coordination avec *administration* lui-même en référence collective), puis la référence distributive apparaît par le biais de *s'être comportée* (référence aux individus), pour redevenir collective avec *se retirer* (c'est en tant qu'entité administrative que *la police* doit *se retirer*).

(1) Dans les écoles clandestines des musulmans kosovars, les gosses apprennent qu'ils sont un peuple et qu'un jour le pays des Aigles reprendra son envol.

Le recours aux procédés littéraires n'est pas la caractéristique principale des textes de la presse quotidienne de notre corpus<sup>13</sup>. De fait, on peut se demander, par exemple en (15), si l'effet est réellement volontaire<sup>14</sup>. Notre propos n'est d'ailleurs pas d'évaluer la dimension stylistique des énoncés. Ce qu'on observera ici cependant, c'est la puissance expressive du procédé. La présentation condensée en (14) par exemple, du tout (*peuple*) et des individus (*visages*) a une force évocatrice efficace dans un objectif de dramatisation. La figure permet,

---

<sup>13</sup> Apportons une nuance cependant : les types d'articles (par exemple (14) figure dans un éditorial dont le style est très travaillé), et même les différents journaux font apparaître des disparités (*le Figaro*, exemple (1), porte, semble-t-il, une nette attention à son style, plus que ne le font *le Monde* et *Libération*).

<sup>14</sup> Nous laissons à l'état d'interrogation l'évaluation de la différence entre « faute » et figure...

en peu de mots de focaliser l'attention sur deux aspects du référent collectif (au besoin par une syllepse (15), et se révèle dès lors extrêmement rentable.

## 2.2 - L'hyperbole

### 2.2.1 - De la globalisation à l'hyperbole

Comme nous l'avons dit plus haut (2.1), l'appréhension collective d'un ensemble offre la possibilité, dans un usage référentiel du pluriel parfaitement standard, de ne désigner par le SN défini pluriel qu'une sous-partie de cet ensemble. Le sous-ensemble concerné peut être déterminé par la prédication elle-même, comme en (12) que nous rappelons :

(12) En 1981, les français ont voté à gauche.

mais également par le contexte, qu'il s'agisse des phrases précédentes ou d'autres connaissances : dans le cas de notre étude sur des données journalistiques, il s'agit plus spécifiquement de la connaissance acquise par le lecteur au suivi de l'actualité. Pour le Kosovo :

(13) La menace militaire de l'OTAN visait à obliger les Serbes à accepter l'accord de Rambouillet.

*les Serbes* désigne ici 'la sous-partie des Serbes' concernée par la signature de l'accord, à savoir 'le gouvernement serbe'. En (16), *les Européens* présente, 'la sous-partie de l'Europe' qui prend part aux frappes de l'OTAN<sup>15</sup> :

(16) [...] Un sommet qui, pour la première fois sans doute permet aux Européens de jouer un rôle dans une crise qui les concerne au premier chef.

Mais il ne s'agit pour (16) que d'une conjecture, car rien n'oblige dans la phrase ni dans le contexte précédent à interpréter *les Européens* comme étant restreint à la sous-partie que nous évoquons. En réalité, la souplesse d'emploi des SN définis pluriel laisse ouverte la possibilité d'une utilisation globalisante, hyperbolique dans certains cas. De fait, qu'elle soit figurale ou non, nous avons pu remarquer dans le corpus l'utilisation globalisante récurrente de SN définis pluriel tels que *les Européens*, *les Occidentaux*, etc. Ceci nous conduit à penser qu'il s'agit là d'un procédé d'écriture, adopté par la communauté journalistique.

### 2.2.2 - Quelques éléments de description de l'hyperbole

Ce qui précède nous conduit à penser que la perception des limites de l'hyperbole (où commence-t-elle ?) ne peut se fonder sur une analyse objective. En effet, si on la décrit, comme Cohen (1970), en termes de contradiction entre le terme extrême (hyperbolique) et le sujet qu'il qualifie, encore faut-il avoir une appréhension objective du référent désigné. Dans l'exemple fourni par Cohen :

(17) Il va plus vite que le vent

on peut effectivement remarquer comme cet auteur que l'énoncé est contradictoire si *il* est un homme, mais non pas s'il s'agit d'un avion. Mais dans l'exemple (16) cité ci-dessus, ainsi que dans les énoncés que nous présentons plus loin, rien ne permet à coup sûr de déterminer si l'expression collective désigne de manière appropriée son référent. En réalité, l'essentiel de la figure est ailleurs : dans la perception intuitive par l'allocutaire de la volonté d'exagération de la part du locuteur. Tout se passe donc dans une négociation intersubjective de l'adéquation de la représentation donnée par le locuteur.

---

<sup>15</sup> Nous prenons ici *les Européens* comme désignant 'les pays européens' et ne discutons pas le glissement métonymique de *les Européens* à 'les pays européens'.



L'emphatisation à partir des références plurielles est un procédé largement répandu dans les articles analysés. La plupart du temps, l'effet figural qu'elle provoque prend une allure délibérée, donnant ainsi l'impression d'en appeler à une connivence énonciateur/énonciataire. On trouve ainsi fréquemment des énoncés recourant à l'emploi de Ncolls, que ces noms (ou SN collectifs ici) désignent des ensembles de personnes ou<sup>16</sup> des entités proches de l'abstraction. Les Ncolls, plus que les SN définis pluriel sont le lieu privilégié de l'hyperbole, car la différence distributif/collectif s'y trouve généralement annihilée. C'est alors la double référence à une totalité homogène et à une pluralité qui est exploitée. L'aspect quantitatif de la pluralité, ainsi que le caractère abstrait de l'entité collective agissent de pair pour provoquer l'effet figural.

Voici quelques exemples :

(3) L'Occident, tétanisé, découvre qu'il n'est pas à l'abri, lui non plus, des spectres d'antan.

Ici l'hyperbole est due à plusieurs éléments : le Ncoll, mais également l'adjectif *tétanisé* employé métaphoriquement. L'effet dramatique est renforcé par l'expression *les spectres d'antan*, métaphorique elle aussi.

(18) Que l'Occident leur soit hostile sur la question du Kosovo leur semble complètement incompréhensible. (Kosovo, Fgr 25/03/99) (*leur* réfère dans l'article aux populations serbes qui se sentent trahies par les Européens dans le conflit du Kosovo)

*L'Occident* invoqué (mais est-ce le terme utilisé par l'informateur ?) et repris à son compte par le journaliste dépasse largement les réels protagonistes du conflit.

(19) Le même ton a prévalu à Belgrade où Slobodan Milosevic semble avoir choisi de mettre l'Occident au pied du mur [...]. (Kosovo, Lbn 20-21/03/99).

(20) « Sloba Saddam » [...] : au-delà d'une indifférence apparente aux coups de semonce du reste de la planète, tout sépare les vilains canards de la communauté internationale. (Kosovo, le Fgr 25/03/99).

Ici, *Les coups de semonce* désignant concrètement l'intervention en Irak et en Yougoslavie, le reste de la planète représente les alliés dans le cadre de l'un et l'autre des conflits. Remarquons au passage l'importance symptomatique qu'accorde le journaliste aux pays « alliés » en les désignant par le reste de la planète.

(21) Ils [les policiers serbes] laissent passer les journalistes français mais sermonnent notre pays pour avoir trahi le peuple serbe, « votre vieil allié ». (Kosovo, Fgr 27-28/3/99).

Le journaliste rapporte ici, de manière indirecte mais assumée, les propos de locuteurs serbes.

On peut remarquer à travers ces exemples que les SN pluriels n'agissent pas seuls pour provoquer l'effet figural hyperbolique et que le co-texte, métaphorique ou hyperbolique lui-même (*mettre au pied du mur, coups de semonce* etc.), provoque globalement un effet emphatique et dramatisant.

L'hyperbole n'est naturellement pas réservée aux seules réalisations comportant des pluriels. Elle peut être observée dans la qualification comme dans la quantification, dans des registres comme l'expression d'un sentiment, d'une perception, d'un jugement axiologique. Elle a également pour base différentes catégories grammaticales : nom, verbe, adjectif, adverbe, etc., comme on a pu l'observer avec (3). Cette diversité de manifestations confirme notre intuition que l'hyperbole ne peut être appréhendée en termes exclusivement linguistiques, comme c'est le cas de l'énallage. En revanche, ce sont des notions pragmatiques

---

<sup>16</sup> Le « ou » est inclusif, car les deux sens coexistent, le Ncoll ayant à la fois un sens distributif et collectif.

comme l'intention (de l'énonciateur) et la reconnaissance de cette intention par l'énonciataire qui permettent le mieux de capter le génie de la figure.

Bacry (1992) définit l'hyperbole comme :

l'expression exagérée ou amplifiée d'une idée ou d'un fait.

Chez Morel (1982 : 9) l'hyperbole (figure utilisée pour des arguments qui se basent sur la structure du réel<sup>17</sup>) est définie ainsi :

[...] l'Hyperbole, figure qui opère une transposition du réel et joue ainsi sur la perception du récepteur, dans le but "non de le tromper, mais d'amener à la vérité même et de fixer, par ce qu'il dit d'incroyable, ce qu'il faut réellement croire". (Fontanier 1977)

C'est bien dans cette problématique de représentation, de véracité et de croyance, que se situe le rapport journaliste/lecteur.

### 3 - La synecdoque

#### 3.1 - Description générale de la synecdoque

La synecdoque et la métonymie, « tropes en un seul mot » dans la terminologie de Fontanier (1977) sont souvent présentées comme étant en rapport de subordination l'une par rapport à l'autre (Dumarsais 1988, Bonhomme 1987, Meyer 1993 et 1995), le point fédérateur entre les deux tropes étant une relation de contiguïté (interne pour la synecdoque et externe pour la métonymie) entre référents, celui désigné par le mot exprimé (la source) et celui qui aurait dû l'être (la cible). D'autres auteurs conservent la seule catégorie métonymique. Pourtant, même si la frontière entre les deux tropes est parfois dans les faits difficile à tracer, nous choisissons pour notre part de considérer la synecdoque comme une catégorie à part entière. En effet, le plus souvent, la distinction contiguïté interne/contiguïté externe est pertinente pour la description. Ainsi, par exemple dans (2), que nous rappelons, le rapport entre *Matignon* et 'le premier ministre' repose sur une contiguïté externe entre un lieu et l'occupant institutionnel de ce lieu :

(2) Matignon apprend, à 14 heures, que l'ancien chef de l'Etat va poser une question au gouvernement.

Nous nous en tiendrons par la suite à la description de la synecdoque.

Tous les types de synecdoques ont pour particularité de prendre comme point de référence l'objet, dans son intégrité quantitative ou qualitative, à un titre ou un autre. Nous comprenons en effet sous le terme de synecdoque les relations tropiques qui mettent en jeu le tout et la partie, le point d'unité entre les différentes catégories étant un rapport d'appartenance. Il s'agit :

- des rapports traditionnels partie/tout (méronymiques) à l'intérieur de l'objet (22), et tout/partie (23), mais aussi des relations de partition à l'intérieur d'un ensemble traité comme un objet (Ncoll (24) ou pluriel (25)) :

(22) C'est un derrière qui a un très joli filet de voix. (Anouilh, cité par Meyer).

(23) Au loin, les maisons fument. (Baudelaire, cité par Meyer).

(24) L'ONU en otage. (Titre de Mde ; début de l'article : *300 casques bleus pris en otage.*)

(25) Les alliés soulignent le travail qui reste à faire. (Lbn 11/06/99, en titre ; début de l'article : Le président Bill Clinton a affiché sa satisfaction [...]. Hubert Védrine a salué jeudi le vote par le Conseil de sécurité de l'ONU d'une résolution [...]).

---

<sup>17</sup> En référence à Perelman (1977).

Ici, c'est le contraste quantitatif entre le titre, globalisant, et les éléments coréférentiels présentés dans le corps de l'article qui nous amène à considérer cet énoncé comme synecdochique. Mais nous y revenons plus loin (§ 3.3.2.).

- des relations singulier/pluriel : mention de l'élément pour l'ensemble (26), de l'ensemble pour l'élément (27) :

(26) Avoir l'œil vif, avoir le cheveu rare.

(27) Il a reçu la visite du corps médical. (Cité par Meyer).

- du rapport genre/espèce (28), et espèce/genre (29) :

(28) Des nudités de femelles lasses d'enfanter des meurt-la-faim. (Zola, cité par Meyer).

(29) Gagner son pain à la sueur de son front.

- du rapport entre une qualité et l'ensemble des entités qui présentent cette qualité:

(30) Cuba : la dissidence brave la répression. (Mde 14-15/11/1999).

Comme on peut le voir, il est nécessaire de prendre comme base du trope, non pas le nom, mais le SN, certaines synecdoques jouant sur le nombre. C'est d'ailleurs à ce titre qu'elles reçoivent le qualificatif de « grammaticales » de la part de Meyer (1993), qui de ce fait leur dénie leur qualité de synecdoque. En effet, les synecdoques sont généralement étudiées uniquement en termes de rapports lexicaux.

### 3.2 - Synecdoques dans notre corpus

Signalons tout d'abord que nous avons isolé peu de synecdoques dans notre corpus, et en particulier aucune du type partie/tout ou tout/partie dans un objet individuel (si ce n'est *les deux têtes de l'exécutif*, quasiment lexicalisé). De plus, à part pour le rapport méronymique précisément, les indices linguistiques qui permettraient de rendre compte d'un écart figural paraissent à première vue extrêmement ténus. Plusieurs raisons à cela, nous semble-t-il : en ce qui concerne la relation genre/espèce, il a été remarqué à maintes reprises qu'elle peut se laisser décrire dans le cadre de l'hyponymie (le Guern 1973, Delhay 1997), même si elle n'y est pas réductible (Meyer 1995), cf. notre exemple (28). Pour notre part, nous avons isolé les termes *frappes* et *dommages collatéraux* (toujours employés au pluriel) qui sont censés signifier 'bombardements'. Bien qu'appartenant au domaine militaire, ces termes sont suffisamment routiniers dans le discours journalistique pour passer inaperçus. Dans le cas des pluriels définis ensuite, il est souvent délicat de déterminer s'ils figurent dans un emploi spécifique ou non spécifique, distributif ou collectif, ce qui peut avoir une incidence, nous le verrons, sur le « diagnostic » de la synecdoque. De plus, comme nous l'avons remarqué, ils sont souvent utilisés de manière globalisante ou hyperbolique.

Nous voudrions cependant donner des éléments de différenciation entre hyperbole et trope (synecdoque ou métonymie) à partir de (21) que nous rappelons :

(21) Ils [les policiers serbes] laissent passer les journalistes français mais sermonnent notre pays pour avoir trahi le peuple serbe, « votre vieil allié ».

La différence apparaît de la manière suivante. Dans le premier cas : *notre pays* (que nous considérons comme synecdoque tout/partie), l'analyste peut s'interroger sur le référent désigné : « de qui s'agit-il ? », « que désigne *notre pays* ? », alors que, dans le deuxième, *le peuple serbe* désigne « plus », mais la question « plus que quoi ? » ne nous paraît pas pertinente. En d'autres termes, l'élucidation du trope (synecdoque) est une question d'ordre référentiel, au sens jakobsonien, ce qui n'est pas le cas de l'hyperbole, où la dénomination plurielle apparaît comme délibérément exagérée. Ce qui n'exclut pas, naturellement, l'utilisation hyperbolique du trope, mais *a posteriori*.

### 3.3 - Synecdoques ensemble/sous-ensemble

Nous allons à présent nous centrer sur le cas de l'exemple (25), que nous considérons comme une synecdoque de type ensemble/sous-ensemble, c'est-à-dire, en termes substitutifs, que *des* ou *certain*s serait plus attendu, plus approprié que *les* dans le SN sujet. Pris isolément, l'énoncé n'offre pourtant pas de spécificité, et en particulier aucune anomalie combinatoire, comme c'est le cas de (24) :

(25) Les alliés soulignent le travail qui reste à faire.

(24) L'ONU en otage

Mais rappelons que (25) figure en titre. En fait, son caractère tropique ne se manifeste que si on prend en compte le corps de l'article. Nous en rappelons les premières phrases : *Le président Bill Clinton a affiché sa satisfaction [...]. Hubert Védrine a salué jeudi le vote par le Conseil de sécurité de l'ONU d'une résolution [...]. Les alliés* du titre annonce donc cataphoriquement les seuls Bill Clinton et Hubert Védrine, qui sont de plus présentés dans l'article séparément, et en termes purement événementiels. C'est donc le contraste quantitatif entre ce titre globalisant et les éléments coréférentiels du corps de l'article qui a attiré notre attention.

Nous faisons le même constat pour le titre :

(31) Autriche. L'opinion s'indigne des menaces européennes. (Autriche, Fgr 2/02/00).

contrastant avec le corps de l'article : *Dans l'opinion, des voix s'élèvent contre*, etc. Ici aussi, le contraste titre/article attire l'attention, puisque le *des* attendu se trouve bien explicité dans l'article lui-même. S'ajoute à cette différence le fait que l'on sait par ailleurs (autres journaux) que les opinions sont en réalité plus mesurées.

#### 3.3.1 - Rôle du contexte

Que faut-il penser de cette distorsion d'ordre quantitatif ? Peut-être s'apparente-t-elle plutôt à un « énoncé approximatif » du type :

(32) Je gagne 8000 balles par mois

qui ne signifie certainement pas 'Je gagne exactement 8000 balles par mois' (Kleiber 1994), car la situation et l'entour social n'imposent pas une précision extrême, et prescrivent même, la plupart du temps, l'approximation pour ce type d'information.

Ici pourtant, la situation est différente : si les imprécisions et les approximations sont monnaie courante dans la pratique journalistique, par le recours notamment au conditionnel, à l'emploi de Ncolls, de métonymies du type de (2) dont la dénotation est « floue », l'énoncé (25), sur lequel nous nous attardons à présent, nécessite une analyse différente. En effet, « les alliés » dans le contexte du corpus (guerre du Kosovo) a pris une signification<sup>18</sup> et une extension que le lecteur est amené à connaître, ne serait-ce qu'approximativement, en suivant les rapports de l'actualité dans les médias. Celui-ci peut donc comparer le titre et le corps de l'article et constater une différence. Comme en (32) c'est la maxime de quantité de Grice (1979) qui s'applique, maxime elle-même subordonnée dans tous les cas, comme le montre Kerbrat Orecchioni (1986) à la maxime de pertinence. Autrement dit, le caractère éventuellement tropique de (25) (s'agit-il d'une approximation attendue ou d'un écart ?) s'évalue en contexte, le corps de l'article, mais également et plus généralement la pratique du lectorat étant ce contexte.

---

<sup>18</sup> En intension, on pourrait le gloser schématiquement par : '(l'ensemble de) ceux qui sont de notre côté', en prenant en compte l'empathie de la collectivité, en particulier journalistique, qui ne manque de se manifester dans tout conflit de ce type.

### 3.3.2 - Synecdoque ensemble/sous-ensemble et métonymie intégrée

Comme il a été dit au § 2.1., tous les SN définis pluriel ne sont pas appréhendés en termes de quantification universelle. Si l'énoncé (11) correspond à la quantification universelle : 'tous les chiens', à l'autre extrême (Kleiber 1994) :

(33) Les américains ont mis le pied sur la lune.

peut ne désigner que 'un seul américain', s'il représente son pays, comme c'est également le cas par exemple dans les compétitions sportives.

Ce qui joue pour Kleiber dans le cas de (33), c'est la pertinence de la « partie » (le référent) par rapport au tout désigné par le SN, elle-même déterminée par le prédicat et par les connaissances que l'on a de la situation décrite. Cette « partie » mise en saillance peut permettre une assertion sur « le tout » sans que l'on doive recourir à une analyse en termes de trope. C'est ici le principe de **métonymie intégrée** qui s'applique. Kleiber 1994 : 155 :

« Certaines caractéristiques de certaines parties peuvent caractériser le tout. »

Il nous semble important de remarquer que le SN *les américains* se présente comme devant être appréhendé en (33) en tant que classe, intensionnellement. C'est la qualité 'd'américain' qui est ici convoquée, et ceci malgré le prédicat événementiel. C'est donc à ce titre que l'on peut asserter du tout quelque chose qui ne concerne empiriquement que la partie, ici un seul individu. Rappelons

(25) : Les alliés soulignent le travail qui reste à faire.

(25) présente certaines ressemblances formelles avec (33) : a) en (25) comme en (33), les sujets sont des SN définis pluriel, qui induisent d'abord un effet globalisant ; b) les prédicats sont des prédicats événementiels.

Mais dans (25) et dans l'article qui suit, l'énoncé présente *les alliés*, non pas en termes de représentativité liée à la qualité 'd'allié' telle que définie par l'événement décrit<sup>19</sup>, mais dans une situation concrète et factuelle qui les présente en tant qu'individus empiriques. (25) se donne donc à voir, de par l'énoncé auquel il appartient, en termes extensionnels, même si dans le même temps le SN défini pluriel garde son pouvoir globalisant (et ceci rajoute au contraste entre le titre et le corps de l'article). De plus, les éléments empiriques de l'ensemble 'les alliés' sont suffisamment peu nombreux et susceptibles d'être distingués individuellement pour que l'ensemble soit appréhendé ici, non comme un tout (*totus*), mais comme l'ensemble des éléments (*omnis*). Dès lors, l'énoncé (25) doit, pour être non tropique, se rapprocher de l'exhaustivité de l'ensemble que constitue 'les alliés', comme nous l'avons vu pour *les chiens* de (11) : *Rentre les chiens*. En effet, tout écart quantitatif important sera perçu comme « fautif », voire « trompeur ». Le prédicat, loin d'annuler la distorsion quantitative opérée par l'utilisation du SN défini, comme c'est le cas pour (33), ne peut précisément que la mettre en saillance. Nous concluons donc ici en termes de synecdoque ensemble/sous-ensemble, la « norme » par rapport à laquelle se définirait le trope étant d'ordre quantitatif dans un ensemble présenté, dans l'énoncé (titre et article) et en lien avec le contexte, en termes distributifs.

D'autres titres présentent le même type d'écart que (25). On trouve ainsi dans le corpus CSM :

(34) Les magistrats s'inquiètent d'un « scénario catastrophe ». (CSM, Fgr 20/01/2000.)

(35) Les magistrats « catastrophés ». (CSM, Lbn 20/01/2000) (en sous-titre : Leurs syndicats ont vivement réagi).

---

<sup>19</sup> Ce serait le cas dans, par exemple : *Les alliés signent/ont signé le traité*.

Le corps de chacun des deux articles traite des réactions négatives au report du Congrès de deux syndicats de magistrats sur trois, le troisième ayant eu une réaction opposée. Ici aussi, la lecture de l'article conduit à l'impression d'une distorsion quantitative par rapport au titre. On remarquera également la ressemblance entre les deux titres, et le sous-titre de Libération donnant, comme par remords, une précision supplémentaire.

Ces quelques exemples ont tous la particularité de mettre en rapport un titre et le corps de l'article. Il y a donc, pour le lecteur, un point de comparaison, qui lui permet de répondre à la question : « de qui s'agit-il ? ». Nous laissons cependant ici de nombreuses questions en suspens : à partir de quel moment en effet, parler de distorsion, d'erreur, d'inexactitude ? Il nous semble impossible de répondre à cela de manière définitive. Dans ce continuum, tout est affaire d'adhésion de l'énonciataire à la représentation donnée par l'énonciateur dans une situation de communication donnée.

#### 4 - Utilisation des noms d'ensembles

D'une manière générale, les énoncés approximatifs, flous, globalisants, tels que ceux présentés précédemment, sont banals et souvent indispensables, témoignant une fois encore de la plasticité du langage. Mais cette considération générale doit nécessairement être rapportée à la prise en compte de la situation d'énonciation. C'est ici aussi la maxime de quantité de Grice qui joue, subordonnée à la maxime de pertinence, comme nous l'avons vu pour (32) que nous rappelons :

(32) Je gagne 8000 balles par mois

Pour (32) c'est la situation qui détermine la pertinence. En (13), c'est le cotexte qui joue ce rôle :

(13) La menace militaire de l'OTAN visait à obliger les Serbes à accepter l'accord de Rambouillet.

Mais l'adéquation référentielle ou sa « transgression » éventuelle est également liée à l'intention communicative du locuteur. Apothéloz et Reichler-Béguelin (1995 : 242) :

[le locuteur] [...] peut, par des recatégorisations, par l'ajout ou le retranchement d'expansions, etc., moduler l'expression référentielle en fonction des visées du moment ; celles-ci peuvent être de nature argumentative (soutenir une certaine conclusion), sociale (ménager la face de l'autre, euphémiser le discours), polyphonique (évoquer un autre point de vue sur l'objet que celui de l'énonciateur), esthétique-connotative, etc.

Bien que l'étude d'Apothéloz et Reichler-Béguelin porte sur la « stratégie de désignation » par le choix des noms ou des anaphoriques, nous pouvons, à propos des SN définis pluriel, reprendre leurs conclusions à notre compte : que leurs usages soient tropiques ou non, les SN définis pluriel entrent nécessairement dans une stratégie de désignation. De plus, nous avons pu remarquer leur grande flexibilité, qui leur permet de « coller » à l'expression d'un point de vue.

Ce qui nous intéressera ici est donc l'usage (en termes d'actes de langage) qui peut être fait, dans certaines situations, des pluriels.

Reprenons un exemple de Kleiber (1994 : 155). Si

(36) Les alsaciens boivent de la bière

ne signifie pas :

(37) Tous les alsaciens boivent de la bière

l'énoncé se présente toutefois, isolé de tout contexte, comme une caractérisation générale. Il a un caractère emblématique qui renforce l'impression globalisante due au SN défini pluriel. Si on insère maintenant (36) dans une situation où, par exemple, le fait de *boire de la bière* est

axiologiquement marqué (négativement ou positivement), ou discriminant pour toute autre raison, l'effet globalisant prendra alors une autre valeur. Ainsi, l'appartenance d'un individu au sous-ensemble de 'ceux qui boivent de la bière' ou 'qui ne boivent pas de la bière' acquerra dans ce cadre une pertinence nouvelle. De l'énoncé anodin de départ (36), on peut donc dans certaines circonstances tirer une conclusion qui nécessitera que soient spécifiées les possibilités de sa généralisation à (37) (« de qui s'agit-il ? »). Autrement dit, selon la situation de communication, et plus généralement, selon le discours où il est employé, un SN défini pluriel peut éventuellement présenter un caractère tropique (ici de type ensemble/sous-ensemble).

C'est ici que se situe l'usage argumentatif que nous postulons pour les SN dénotant des ensembles. L'argumentation que nous évoquons ici ne se base pas à proprement parler sur la déclinaison d'un raisonnement, et n'est pas nécessairement insérée dans un discours dit « argumentatif ». Mais elle s'appuie :

a) sur la présentation, sur le mode de l'évidence grâce à l'article défini, de l'existence de certaines réalités (présupposition existentielle),

b) et ceci, et dans le même temps, dans une « stratégie de désignation » globalisante.

Ainsi a), l'emploi par les journalistes<sup>20</sup> des termes *la communauté juive de France* et *la communauté musulmane de France* fut l'objet de critiques de la part d'une commentatrice de France Culture, au motif que « les mots créant les choses »<sup>21</sup>, ces termes imposaient l'idée de l'existence de telles communautés, dans leur aspect à la fois unitaire et opposé au reste de la communauté française. Ici, l'effet d'évidence et l'effet globalisant b) se combinent par l'emploi du SN collectif *la communauté*.

Autre exemple : dans tel débat radiophonique<sup>22</sup> à propos des gitans, un auditeur, après avoir exposé ses déboires avec *des* gitans poursuivait et concluait à propos de *les* gitans. Il va sans dire que cette généralisation fut remarquée et soulignée par les commentateurs (de même d'ailleurs que la désignation du thème de l'émission *les gitans*, dans l'idée d'unicité qu'elle imposait<sup>23</sup>). Il est également probable que, dans des contextes de débats politiques, par exemple, l'inadéquation référentielle ou cotextuelle des SN définis pluriel sera soulignée. Ainsi l'effet figural, qui est une des bases de la spécificité du trope par rapport à l'usage « standard », pourra dans ces situations de communication passer au premier plan, servir, de manière argumentative, dans un projet langagier à imposer un point de vue sur l'objet, et être repéré à ce titre par l'énonciataire.

Quant à (25), (31), (34) et (35) que nous rappelons ci-dessous, leur rôle argumentatif éventuel nous semble plus diffus, témoignant plutôt d'une pratique routinière de généralisation et de simplification des représentations du réel :

(25) *Les alliés* soulignent le travail qui reste à faire.

(31) Autriche. *L'opinion* s'indigne des menaces européennes.

(34) *Les magistrats* s'inquiètent d'un « scénario catastrophe ».

(35) *Les magistrats* « catastrophés ».

Si ces synecdoques sont vues comme argumentatives, ce sera sous l'angle envisagé par Perelman et Olbrecht-Tyteca<sup>24</sup> : ici, la figure, parce qu'elle se fait oublier, peut être efficace pragmatiquement :

---

<sup>20</sup> À propos des affrontements en Cisjordanie 10/00 et des réactions en France.

<sup>21</sup> Nous citons ses paroles.

<sup>22</sup> *France Inter*, 9/00. À ce débat était invitée une sociologue, présentée comme « spécialiste des gitans ».

<sup>23</sup> En effet, existe-t-il une réalité de : *les gitans* ?

<sup>24</sup> *Traité de l'argumentation* (1976), cité par Morel (1982 : 21).

Nous considérons une figure comme argumentative si, entraînant un changement de perspective, son emploi paraît normal par rapport à la nouvelle situation suggérée.

Ces quelques exemples nous montrent que les SN définis pluriel ainsi que les Ncolls ont, de par leur mode de désignation homogénéisant et globalisant, une potentialité argumentative. Cette potentialité ne saurait être utilisée de manière neutre par les journalistes, même s'il ne s'agit pas nécessairement de stratégie délibérée individuelle mais plutôt de routine sociolectale.

## Conclusion

Nous avons vu, à travers l'observation de trois figures portant sur les références plurielles, la diversité des moyens d'analyse mis en jeu. Les indices de ces figures sont en effet extrêmement hétérogènes. Si la description de l'énallage peut se baser sur une analyse grammaticale et lexicale et se situe dans les limites de la phrase, il en va autrement de l'hyperbole, qui nécessite le recours à des notions pragmatiques. Comme l'hyperbole, la synecdoque décrite ne peut s'évaluer en dehors de la situation d'énonciation et, à la différence de celle-ci, elle se base sur un rapport à la connaissance. Dans le cas du discours journalistique en effet, c'est le rapport spécifique au réel, et à la représentation de ce réel par un énonciateur collectif qui sert de point de référence à l'observation du trope. C'est ce qui nécessite pour l'observateur le recours à un travail en corpus, et qui nous a amenée à réfléchir sur l'aspect social de la production journalistique.

Notre intérêt pour les figures dépasse le cadre d'une analyse stylistique et se propose de les replacer dans le projet de la rhétorique antique. En effet, le jeu des figures, loin d'être une subtilité stylistique gratuite, s'inscrit à sa manière, spécifique pour chaque figure, dans un cadre communicatif où l'énonciateur prend en compte celui auquel il s'adresse. Ainsi l'hyperbole, intrinsèquement argumentative, est un appel assumé à la connivence énonciateur/énonciataire et participe à la « visée de captation » décrite par Charaudeau *op. cit.*

Mais, comme le dit Amossy (2000 : 6) :

l'importance de la réflexion sur les figures ne peut manquer de soulever des questions fécondes sur le rapport complexe qu'entretient le style avec l'argumentation. On peut se demander en effet dans quelle mesure le style contribue à l'impact de la parole.

Ceci apparaît en particulier pour l'énallage, dont on peut remarquer à travers les exemples cités l'utilisation dramatisante qu'en fait l'énonciateur, au-delà de son processus interne, intéressant par lui-même.

Par ailleurs, nous avons voulu montrer l'existence, aux côtés des synecdoques lexicales habituellement décrites, d'une synecdoque de type grammatical portant sur le nombre du SN. Nous envisageons cette synecdoque comme un cas extrême de la notion de trope. Ici, en effet, l'écart, qui permet habituellement de repérer le trope ne s'impose pas, comme dans les figures d'invention. Il se fait discret, et c'est ce qui le rend difficilement cernable. On ne peut alors que postuler son éventuel repérage par un destinataire.

En chemin, nous avons souligné la grande flexibilité des SN définis pluriel, qui en fait le lieu possible d'une négociation de la référence et de la désignation. Ceci peut donner lieu à des usages standard variés, où l'adéquation référentielle paraît la plus grande, et ouvre également un champ pour les figures, de l'euphémisme à l'hyperbole, en passant par le trope synecdochique. Cette potentialité peut se trouver exploitée pour donner lieu à un usage argumentatif. Mais en dernière instance cet usage, comme l'existence du trope lui-même, ne se construit qu'en référence à la situation de communication.

## Références bibliographiques

Amossy, R. (2000), *L'argumentation dans le discours. Discours politique, littérature d'idées, fiction*. Nathan.



- Apothéloz, D., Reichler-Béguelin, M.J. (1995), « Construction de la référence et stratégies de désignation », in *TRANEL 23, Du syntagme nominal aux objets-de-discours, SN complexes, nominalisations, anaphores*, pp. 227-271.
- Bacry, P. (1992), *Les Figures de style*. Belin, Coll. Sujets.
- Bonhomme, M. (1987), *Linguistique de la métonymie*, Éditions Peter Lang.
- Borillo, A. (1997), « Statut et mode d'interprétation des noms collectifs », in C. Guimier, *Contexte et calcul du sens*, Presses Universitaires de Caen, pp.105-121.
- Charaudeau, P. (1997), *Le discours d'information médiatique. La construction du miroir social*, Nathan.
- Cohen, J. (1970), « Théorie de la figure », in *Communications* 16, pp. 3-25.
- Delhay, C. (1997), « La synecdoque : entre méronymie et hyperonymie ? », in *Verbum* XIX.3, pp. 293-308.
- Dumarsais ([1730], 1988), *Des tropes ou des différents sens*, Paris, Flammarion, Coll. Critiques.
- Fontanier, P. ([1821], 1977), *Les figures du discours*, Paris, Flammarion.
- Grice, P. (1979), « Logique et conversation », in *Communications* 30, pp. 57-72.
- Kerbrat-Orecchionni, C. (1986), *L'Implicite*, Paris, Armand Colin.
- Kleiber, G. (1994), *Nominales*, Paris, Armand Colin.
- Kleiber, G. (1999), *Problèmes de sémantique, la polysémie en questions*. Presses universitaires du Septentrion.
- Lecolle, M. (1997), *Étude des Noms Collectifs en français*, Mémoire de DEA de Sciences du Langage, Université de Toulouse-Le Mirail.
- Le Guern, M. (1973), *Sémantique de la métaphore et de la métonymie*. Paris, Larousse.
- Martin, R. (1984), « Les usages génériques de l'article et la pluralité », in J. David & G. Kleiber (éds), *Déterminants : syntaxe et sémantique, Actes du Colloque International de linguistique organisé par la Faculté de Lettres et de Sciences Humaines de Metz*, Centre d'analyse Syntaxique 6-8 décembre 1984, Paris, Klincksieck, pp. 187-202.
- Meyer, B. (1993), *Synecdoques, étude d'une figure de rhétorique, vol. 1*, Édition de l'Harmattan.
- Meyer, B. (1995), *Synecdoques, étude d'une figure de rhétorique, vol. 2*, Édition de l'Harmattan.
- Morel, M.-A. (1982), « Pour une typologie des figures de rhétorique : points de vue d'hier et d'aujourd'hui », in *DRLAV 26, Parole multiple ; aspect rhétorique, logique, énonciatif et dialogique*, pp. 1-62.
- Perelman, Ch. (1977), *L'empire rhétorique*, Paris, Vrin.